

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Jean Baechler (séance du lundi 3 janvier 2005)

Jean-Marie Zemb : Jean Baechler m'excusera si j'ai demandé la parole sans avoir à présenter la moindre objection à la manière dont il vient de traiter la question rhétorique qui devait ouvrir le cycle des travaux de cette année, tant il nous a séduits et éveillés par ce que j'appellerais volontiers une réponse rhétorique, car tandis que *la question rhétorique* contient sa réponse, une *réponse rhétorique* serait un propos qui comporte et suscite de nombreuses et pour une part définitives interrogations. Mais comment résister au palisier de citer quelques lignes liminaires en même temps que prophétiques de Flaubert au sujet d'une science historique enfin rassurée et rassurante ? Voici ce passage :

[Bouvard et Pécuchet] *décidèrent de s'en rapporter à Dumouchel.*

Le professeur avoua qu'il était maintenant dérouté en fait d'histoire.

« *Elle change tous les jours. On conteste les rois de Rome et les voyages de Pythagore. On attaque Bélisaire, Guillaume Tell et jusqu'au Cid, devenu, grâce aux dernières découvertes, un simple bandit. C'est à souhaiter qu'on en fasse plus de découvertes, et même l'Institut devrait établir une sorte de canon prescrivant ce qu'il faut croire !* » (Bouvard et Pécuchet, 1881,IV, 151 éd. Maynial)

*

* *

Bernard Bourgeois : Vous avez dit que se lancer dans l'entreprise d'écriture d'une histoire universelle était une aventure quasi impossible. Mais s'il y a une histoire réelle – *Geschichte* – alors qu'il est quasi impossible d'en écrire une histoire – *Historie* –, la pensée de cette histoire ne hante-t-elle pas l'homme et ne ressent-il pas la nécessité de donner un sens à ses entreprises partielles, en particulier celle d'écrire une histoire segmentaire de tel milieu et pour tel temps ? Pour l'homme, et plus spécifiquement pour l'historien, n'y a-t-il pas nécessité de se clarifier ce qui est l'horizon à partir duquel, toujours, il pense et agit ? La seule chose qui importe n'est-elle pas finalement d'entreprendre cette tâche dont vous avez affirmé la quasi impossibilité ?

Est-ce que la pensée de l'histoire universelle, telle qu'elle a habité Augustin, Bossuet, Hegel, n'a pas été une motivation positive pour le travail de l'historien lui-même ?

*

* *

Gérald Antoine : Vous avez évoqué la cosmologie universelle en la mettant discrètement en parallèle avec le projet d'une histoire universelle. Est-ce que le projet d'une cosmologie universelle n'a pas précédé et dangereusement encouragé celui de l'histoire universelle ? Lorrain comme moi, vous connaissez une certaine *cosmographia universalis* de 1503, née sous les presses de Saint-Dié. Très curieusement, cette entreprise rencontre d'entrée de jeu l'antinomie entre l'universel et le singulier que vous avez définie. Considérant que ce n'était pas Christophe Colomb qui avait le premier mis le pied sur le nouveau continent, mais son compagnon Amerigo Vespucci, les auteurs décident d'appeler le nouveau continent « Amérique », ce qui a valu à Saint-Dié d'être considérée comme la « marraine de l'Amérique » et d'être reconstruite après la guerre par les

Américains. Mais si la cosmologie universelle embrasse un espace géographique limité, l'histoire universelle, dont elle favorise l'émergence, se meut en un espace sans fin.

*
* *

Roland Drago : En soulignant qu'il n'est pas possible d'écrire une histoire universelle digne de ce nom, vous rejoignez Valéry qui disait que c'était aborder le monde à reculons. Il n'apparaît en conséquence pas nécessaire d'énoncer une théorie de l'histoire. Mais en fait, s'il n'est pas possible d'élaborer une histoire universelle, il est concevable qu'un penseur profond, très averti des problèmes historiques, élabore une théorie de l'histoire. On peut arriver ainsi à une vision cohérente couvrant une période de quelques siècles. Je pense par exemple à un homme tel qu'Henri Pirenne, dont l'ouvrage intitulé « Mahomet et Charlemagne » énonce que le monde méditerranéen s'est transformé à la suite de l'invasion arabe aux VIII^e et IX^e siècles, car toute la civilisation a alors reflué vers le nord, tant d'un point de vue économique que d'un point de vue intellectuel. Il n'y a certes pas là d'histoire universelle, mais une théorie qui donne un sens à une série d'évènements concrètement définis dans l'espace et dans le temps. Quel est votre sentiment sur ce point ?

*
* *

Jean Mesnard : J'aimerais défendre l'inverse de votre thèse, à savoir qu'il n'est pas d'histoire sans histoire universelle. L'histoire n'est en effet pas seulement l'enregistrement des évènements vécus par l'humanité tout au long des siècles ; elle est aussi un produit de l'esprit humain. Or l'esprit humain a besoin d'universel. Il n'y a pas de création véritable en matière culturelle sans prise en compte de cette donnée universelle. Et pour accéder à l'universalité, il faut conceptualiser l'histoire, c'est-à-dire faire de la philosophie et éventuellement de la sociologie.

Certes, entre le détail des faits et la généralité se situent des étapes intermédiaires. Prenons, par exemple, l'histoire des religions. Elle est un aspect de l'histoire universelle. Et dans l'histoire des religions elle-même, il existe des études particulières – sur le sacré, la cléricature etc. – qui portent sur des notions intermédiaires dont on ne peut pas se passer. Il en va de même en histoire générale – qu'est-ce que la féodalité, la royauté etc. ? Or, ces notions intermédiaires apparaissent comme autant de jalons vers une histoire universelle.

*
* *

Jean-Claude Casanova : Si j'ai bien compris votre propos, vous avez répondu à la question posée par un « non, mais... ». Le « mais » est un élément important en histoire. Seuls en effet des naïfs peuvent croire que l'histoire est une science. L'histoire, ce sont des questions que le présent pose au passé pour essayer de comprendre l'avenir. Aujourd'hui, nous posons le problème de l'histoire universelle parce que nous constatons un processus d'universalisation.

Je suis prêt à vous suivre sur le primat du politique. Néanmoins, j'aimerais vous soumettre un point de vue sur les relations du politique et de l'économique. Vous voyez dans la modernité le début d'un processus d'universalisation. Il est difficile d'affirmer que l'on va vers l'Etat homogène

et universel auquel pensaient Hegel et ses disciples. Mais il est évident que nous sommes engagés dans un processus d'universalisation.

Fondamentalement, la forme ancienne de la politique a explosé. Aristote explique que le niveau politique est celui dans lequel tous les problèmes peuvent être résolus. Or, ce qui caractérise l'économie moderne est qu'elle dépasse les formes politiques depuis que la division du travail, sous l'influence du progrès technique, est devenue universelle. Depuis un siècle, les hommes sont, à l'échelle de la planète, de plus en plus dépendants les uns des autres. Le taux de croissance de l'échange international est, depuis 70 ans, plus élevé que le taux de croissance de la production mondiale. En outre, le taux de croissance du volume des créances, à l'échelle internationale, est en constante expansion. Ces deux phénomènes créent une dépendance entre les hommes, au-delà des formes politiques traditionnelles, qui exige l'apparition de formes politiques universelles. L'économie a donc provoqué une dissociation du politique entre des formes traditionnelles et des formes universelles. Le mystère de l'histoire à venir sera les relations qui s'établiront entre ces différentes formes politiques.

*
* *

Bertrand Saint-Sernin : Vous avez dit que la science était un phénomène bouleversant et énigmatique qui fait partie intégrante de la matrice de la modernité. Or, il y a la une singularité de cette aventure scientifique moderne. Tout d'abord, elle naît en très peu d'années, au début du XVII^e siècle et cette naissance reste, en dépit d'une littérature immense, très énigmatique. Ensuite, il faut noter que cette aventure s'est produite dans des foyers très peu nombreux, qui se sont déplacés géographiquement et qui ont entraîné, alors que l'effet des sciences et de la technologie crée une sorte d'universalisation pratique de la condition humaine, une inégalité scientifique entre les nations. 98 % des articles scientifiques les plus cités se concentrent dans 31 pays. 85 % de cette production se concentrent dans 8 ou 9 pays.

Au vu de ces constatations, comment envisagez-vous la gestion au niveau universel de cette situation d'inégalité, d'autant plus préoccupante que l'accès aux biens les plus élémentaires, à la santé, à l'eau potable passe par la diffusion des sciences et la possibilité d'une réceptivité aux sciences ?

*
* *

Alain Besançon : Je m'inscris dans ce qu'ont dit MM. Bourgeois et Mesnard en posant la question : peut-on écrire une histoire qui ne soit pas universelle ? Quand on pose une question, elle se développe par des schémas d'intelligibilité, de plus en plus loin, jusqu'aux limites du cercle qui est précisément celui d'une histoire universelle.

Quand on regarde ce que font les grands historiens – Thucydide, Machiavel, Tocqueville, Mommsen – on constate que le cercle de leur questionnement est pour chacun différent. Rappelons simplement que pour les stoïciens, l'histoire universelle aboutissait à la Grande Année, c'est-à-dire à une grande catastrophe cosmique à partir de laquelle tout recommençait ; pour Saint Augustin, l'histoire universelle se trouvait accomplie dans le règne de mille ans du christianisme.

*
* *

Alain Plantey : Si tant est qu'il ait eu, récemment, une conception de l'histoire, de l'évolution, de l'univers, l'être humain n'a pas, à mon sens, d'histoire abstraite et scientifique. L'histoire est pour lui, pour moi un sentiment. Autrement dit, chaque peuple, chaque individu a une vision historique qui est fonction de son héritage, de sa culture, de son expérience et de sa sensibilité. L'histoire de France pour un Français ne saurait être la même que l'histoire de France pour un Allemand. Comment, dans ces conditions, parler d'une histoire universelle ? Où sont les limites de l'universel ?

*
* *

Emmanuel Le Roy Ladurie : Deux mots m'apparaissent fondamentaux : déglaciation et démographie. La déglaciation, il y a 10 000 ans, a été évoquée à très juste titre. Néanmoins, le développement de l'agriculture et des villes, s'il est lié à la déglaciation en Europe et en Asie, ne saurait l'être en Amérique Centrale. Il est bien plutôt lié à la démographie. J'en tire la conclusion que la civilisation naît d'un excès de population qui contraint des humains intelligents à inventer l'agriculture et les villes.

Signalons aussi ce qu'on a appelé la période axiale, autour du V^e siècle avant Jésus Christ, avec Lao Tseu, Confucius, Isaïe, Socrate, Bouddha... Est-ce pris au sérieux par les spécialistes ?

*
* *

Alain Pons : Il me semble intéressant de réfléchir non seulement sur la notion d'histoire universelle, mais également sur l'histoire de cette notion. Les histoires universelles sont en effet apparues à un certain moment. Je n'évoquerai pas Polybe à qui on doit le terme même. C'est dans une perspective chrétienne, à partir d'Eusèbe de Césarée que la notion s'impose. Au XVI^e siècle, Jean Bodin a dénombré une quarantaine d'histoires universelles. La perspective chrétienne est déterminante car on se réfère à la toute première histoire universelle connue : la Bible. Avec Moïse prend forme l'histoire du genre humain qui s'achemine vers une fin, au sens double du terme.

La question de l'unité du genre humain se pose à propos de la temporalité de l'histoire universelle. Il y a une temporalité unique si l'on se place du point de vue chronologique. Si l'on se place du point de vue des associations qui se sont constituées au cours du temps, on s'aperçoit que se profilent des temporalités très différentes. Il existe encore à l'heure actuelle des populations qui vivent dans un temps qui n'est absolument pas le nôtre.

Après les grandes histoires universelles de l'époque des Lumières, élaborées dans la perspective du progrès humain, on constate que les histoires universelles se font rares. Peut-être pourrait-on considérer au XIX^e siècle que Karl Marx est l'auteur d'une sorte d'histoire universelle. Deux auteurs du XX^e siècle, controversés mais intéressants, Spengler et Toynbee, arrivent à la conclusion que l'histoire universelle n'est pas réalisable, mais que l'on appréhende nécessairement des ensembles appelés cultures ou civilisations, qui en eux-mêmes méritent d'être étudiés, mais qui ne sauraient être englobés dans une histoire unique.

*
* *

Réponses :

J'ai plaidé qu'écrire une histoire universelle était « presque impossible », ce qui signifie, en d'autres termes, que c'est très difficile à faire, mais que c'est possible. Or je constate que près de neuf de mes confrères qui sont intervenus ont compris exactement le contraire de ce que j'ai dit. Il y a là de quoi susciter mon étonnement.

Les remarques de MM. Mesnard, Bourgeois, Casanova, Besançon et même Pons vont un peu dans le même sens, à savoir que, premièrement, une histoire universelle doit être possible parce que, si elle est impossible, on ne peut écrire aucune histoire. Il y a donc un besoin d'intelligibilité évident. Je dirai que toute mythologie est une tentative d'histoire universelle. Dans certaines civilisations, c'est même devenu un véritable genre comme en Inde avec les *purana*, qui sont des cycles extraordinairement compliqués et qui incluent tout le réel.

A Bernard Bourgeois : Dans la mesure où l'espèce humaine est historicisée, elle ne peut pas ne pas se poser des questions sur son histoire, ce qui induit le besoin d'englober la totalité de l'histoire, ou des histoires, dans un récit cohérent. J'adhère donc à votre propos. Si le réel est *Geschichte*, nous ne pouvons pas éviter de vouloir écrire des *Historien*. A partir du moment où l'on se lance dans pareille entreprise, une histoire universelle vraie, scientifique, doit être postulée comme étant au moins possible. Sinon, l'entreprise n'a aucun sens.

A Roland Drago : Si on ne peut pas écrire une histoire universelle – ce que je n'ai jamais affirmé – il est possible, me dit-on, d'écrire des histoires sur des séquences plus réduites, mais à condition de disposer d'une théorie qui permette de reconstruire les faits au moins d'une manière vraisemblable. Certes, mais uniquement si l'on introduit la distinction tout à fait essentielle à mes yeux entre histoire documentaire et histoire scientifique. L'histoire scientifique consiste à utiliser les histoires humaines pour vérifier la validité d'une proposition tirée d'une hypothèse théorique. Je ne suis toutefois pas certain que cela soit plus facile à appliquer sur des séquences réduites, courtes et fermées car toutes les histoires humaines sont infiniment complexes et compliquées. On pourrait plaider qu'il est plus facile de procéder à ce genre d'expérimentation sur des séquences plus vastes.

A Jean-Marie Zemb : Flaubert fait allusion à l'histoire documentaire. Si un nouveau document est trouvé ou si une nouvelle lecture plus plausible d'un document est proposée, il va de soi que tout change, mais c'est la base même du travail d'historien.

A Alain Plantey : On peut plaider, encore que je n'adhère pas à cette option, que ce qui permet d'écrire l'histoire, ce sont simplement des sentiments personnels, c'est-à-dire des sentiments personnels. Mais le fruit d'une pareille attitude est évidemment hautement contestable puisque lié à une subjectivité individuelle et donc parfaitement relatif.

A Bertrand Saint-Sernin : L'émergence de la science en un temps très bref, dans un espace très localisé et dans un milieu très fermé, passionné par les théories du mouvement, reste en effet pour moi une énigme. C'est le seul exemple de hasard pur ou de mutation ponctuelle que je connaisse. On ne saurait exclure que cela soit en rapport avec l'introduction du canon, car de même qu'Aristote s'intéressait au mouvement de la flèche, les scholastiques se sont intéressés au mouvement du boulet. Or c'est sur le mouvement et le principe inertiel que la percée a été faite.

Quels sont les supports sociologiques de l'aventure de la science ? Ils sont assurément toujours en nombre très limité, quelques dizaines, quelques centaines tout au plus, avec plusieurs milliers qui gravitent autour d'eux. Je prendrai l'image du cerveau humain composé, assurent les spécialistes, de cent milliards de neurones. A chaque moment du temps, il n'y en a qu'un nombre

limité qui fonctionne, mais tous les autres sont indispensables au fonctionnement de l'ensemble. La question pour l'historien ou le sociologue est : combien de temps faut-il pour construire un super-cerveau ? La réponse est : cinq mille ans. Il faut une civilisation développée depuis 5000 ans. Ce chiffre est bien sûr une donnée empirique, mais force est de constater que les Indiens ou les Chinois n'ont aucune difficulté à prendre le train de la science en marche, qu'il s'agisse d'informatique, de mathématique ou d'autres domaines.

Si l'on réfléchit sur la gestion, il faut distinguer la production et la réception. Une bonne gestion favorise la production, c'est-à-dire que se retrouvent dans les réseaux les plus féconds les cerveaux les plus imaginatifs. Pour ce qui est de la réception, si l'on invente à Princeton un moyen très simple et très économique de purifier l'eau, je ne vois pas ce qui empêcherait de le mettre en œuvre partout dans le monde.

A Emmanuel Le Roy Ladurie : Je ne crois absolument pas aux thèses démographiques des grands mouvements de l'histoire humaine. Ce sont à mes yeux des légendes ou des mythes qui nous viennent du malthusianisme puritain américain, dont le principe de base est : les êtres humains sont des rats qui ne savent pas se tenir ; donc ils pullulent et pour ne pas mourir de faim, ils font faire des bonds aux techniques de production alimentaire. Il n'y a aucune confirmation nulle part qu'il y ait jamais eu de pression démographique et que, s'il y a eu des pressions démographiques locales, elles aient débouché sur des percées techniques et économiques. Lorsque l'on peut préciser des corrélations, grâce aux fouilles archéologiques, on constate qu'elles sont inverses. Ce sont les développements techniques et économiques qui permettent un développement démographique. La raison en est très simple. Les couples savent en général se tenir et ont à peu près le nombre d'enfants, compte tenu de la mortalité infantile, qu'ils sont capables de mener à l'âge adulte. Il ne peut donc pas y avoir, sauf à l'échelle locale et de façon très transitoire, sur deux ou trois générations tout au plus, déséquilibre entre les ressources et la démographie.

A Jean-Claude Casanova : Aristote définissait la politique comme un groupe ou une unité capable d'autarcie – économique, militaire, voire affective. On peut plaider que l'Etat d'unification de la planète a atteint un niveau où tous les partages politiques sont devenus inadéquats parce qu'aucun ne bénéficie plus d'une autarcie. La conclusion est que l'on va nécessairement vers l'émergence de formes politiques qui permettront une autarcie, mais à l'échelle planétaire. L'histoire helvétique et la construction européenne m'apparaissent comme des préfigurations plausibles de ce que pourrait être une unification politique de la planète, qui se coulera assurément dans des formes nouvelles, inédites. Je maintiens que, dans les rapports du politique et de l'économique, le politique reste au centre du dispositif humain sans qu'il en constitue la totalité, ce qui était le point de vue de la philosophie classique depuis Aristote.

*

* *